

Annexe n^o 5

Sonnet

Ne me fascinez pas de ce regard de flamme,
 De grâce, à son devoir, laissez mon pauvre cœur !
 Pour des semblants d'amour, j'ai tant souffert, ô femme,
 Que ce cœur abattu ne croit plus au bonheur.

.....

A quoi vous servirait de mettre dans mon âme
 D'un nouvel amour vrai la divine lueur,
 Puisqu'il faudrait bientôt, n'est-il pas vrai, Madame,
 Voir, à ce doux espoir, succéder la douleur ?

.....

Non, pour un plus heureux, gardez votre sourire :
 Je ne veux point aimer, ne voulant plus maudire ;
 Car ce que vous prenez, femme, pour de l'amour,

.....

N'est qu'un vague désir qui vous poursuit sans trêve,
 Tendresse qui s'enfuit sur les ailes du rêve,
 Le plaisir d'un moment, le caprice d'un jour.

DERNIERS REGRETS

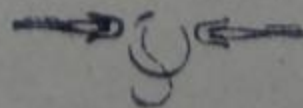
Empourprement des bois quand le soleil décline,
Parfums des Sangdragons et des Frangipaniers,
Visions de beaux corps ployant sous les paniers
Remplis d'épis dorés mûris sur la colline,

Mer qui revêts le soir une teinte opaline,
Panaches des Bambous, bouquets des Lataniers
Ouvrant vos éventails aux souffles printaniers,
Bernica, Fleurimont, Saint-Gilles, la Saline,

Charmes puissants des lieux où nous eûmes vingt ans,
Mêlant aux souvenirs de désirs palpitants,
Dans le cœur de celui dont la course est finie !

Après les êtres chers que l'on n'étreindra plus,
C'est vous, senteurs, couleurs, contours pleins d'harmonie
Que mon âme, à la mort, regrettera le plus !

Décembre 1906



SOIR D'ORAGE

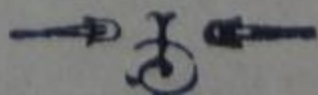
Des troncs bruns aux fronts verts rehaussés de carmin
Le bois, sous les éclairs, apparaissait bleuâtre,
Prenant ainsi l'aspect d'un décor de théâtre,
Quand Elle traversa brusquement le chemin

Souple et grande, Elle était si belle que ma main
Laisa tomber le jonc dont je devais la battre.
En elle je crus voir Dalila, Cléopâtre
Et toutes celles dont souffrit le genre humain.

Ses yeux profonds disaient, dans un troublant contraste,
Où l'amour le moins pur brillait près du plus chaste,
L'audace et la terreur, le mensonge et l'aveu

C'est loin d'ici, dans l'Inde aux couchants pleins de gloire
Que je fis sa rencontre et depuis, en tout lieu,
Je songe, à chaque instant à la Couleuvre Noire.

Février 1909



LE PARDON DE SANSON

(eau forte)

Depuis hier, au soir, que le temple croula,
Sans souci de ses fils, du sol jonchant la couche,
Le peuple Philistin, pris d'une ardeur farouche,
Pour Le contempler mort, sans répit travailla.

Des décombres enfin sort son corps. Le voilà
« Il est chaud, il vit » dit le premier qui le touche.
On accourt ! haletante et le doigt sur la bouche,
En tête de la foule, apparaît Dalila.

Ce geste est fait de peur que quelqu'un ne la nomme
Ni celui qui la suit, tout tremblant, le jeune homme
Que le Juge accueillit en ami sous son toit.

Au parfum capiteux qu'exhale sa personne
Sanson la reconnaît, si son œil ne la voit,
Se tourne et meurt, en lui disant : Je te pardonne.

AU PAYS NATAL

POUR LE-BUSTE DE LÉCONTE DE LISLE

*. . . . l'Ombre irritée encore
les Erényes Part. II scène. IV.*

L'artiste l'a sculpté tel qu'il était ! Nul pli
N'a disparu du front qu'enfin la gloire éclaire.
Si tu veux par ce buste apaiser la colère
De celui qui te crût d'indifférence empli,

Sachant qu'il recherchait l'isolement, l'oubli
Ne choisis pas la place au remous populaire,
Mais bien l'endroit baigné d'ombre crépusculaire
Où le bruit des vivants n'arrive qu'affaibli

Visité seulement des rêveurs de passage,
Il ne songera plus, en ce doux paysage,
Au silence qu'autour de son œuvre tu fis

Toujours o cher pays, savants, héros, apôtres,
Tu ne sais qu'à leur mort ce que valent tes fils
Et souvent, il te faut l'apprendre par les autres.

SOUVENIR

A M^{me} J. B.

Sur le détroit Malais qu'empourprait le couchant
C'était un vieux tronc d'arbre allant à la dérive,
Qui n'ayant point servi de mât ou de solive
Epave sans passé n'avait rien d'attachant.

Attardés dans le ciel à cette heure et cherchant,
Sur les flots explorés d'une façon craintive,
Un abri pour la nuit, qui brusquement arrive,
Des ramiers le voyant s'y posent sur le champ.

Et, dans l'ombre, au contact de tant de plumes blanches,
Ce débris des forêts pense au temps où ses branches
Étaient pleines de fleurs, de nids et de chansons.

A l'aube les oiseaux vont aux côtes voisines,
L'arbre abandonné roule aux lointains horizons,
Et moi, je songe à vous, Amitiés Féminines.

Février 1912, en mer.

SOUMETANGUI

Riches du Maduré vous fûtes très humains,
Sans le moindre souci de gloire périssable,
Puisque vous êtes morts sans laisser sur le sable
Des tombes où porter l'offrande des jasmins.

Ayant compris, combien seuls sur les grands chemins,
Sont malheureux ceux-là qu'un poids trop lourd accable,
Vous avez voulu, par un geste remarquable,
Leur tendre, quoique morts, vos secourables mains.

Aussi, lorsque je vois, délivré de sa charge,
Respirer le Sanar au torse si peu large
Et la vierge débile aux grands yeux alanguis,

O Riches dont la nuit a clos chaque paupière,
Je vous bénis d'avoir fait des soumetanguis,
Formés de deux montants et d'un linteau de pierre.

PLEIN OcéAN

à Olivier

Sterne ou pétrel, frégate ou fou, pas un oiseau ;
En bas, en haut, pas un courant, pas un nuage ;
Pas un brisant, pas un rocher, pas une plage ;
Pas un fucus, pas un varech glissant sur l'eau ;

Voile ou fumée, au bas du ciel, pas un vaisseau ;
Ecume ou moire, autour de nous, pas un sillage ;
Au près, au loin, rien de vivant qui vole ou nage ;
Toujours ce bleu mystérieux comme un tombeau.

L'immensité de l'Océan au fond morose,
N'offrant aux yeux rien d'imprévu qui les repose
Augmente en nous, le grand regret des biens enfuis.

C'est vous, surtout, qu'on veut alors, du fond de l'âme,
Plus qu'un sol vert, plus que des fleurs, plus que des fruits,
Mains des amis, fronts des enfants, voix de la femme.

Océan Indien, Mars 1910.

AUG. DE VILLÈLE.